

LES FORGERONS DANS LE SUD-OUEST DU BURKINA FASO RAPPORTS POUR UNE COMPARAISON ENTRE LES DONNEES ETHNOLOGIQUES ET LINGUISTIQUES

G. Mieke, K. Schneider et K. Winkelmann

Dans les dernières recherches que nous avons effectuées de janvier à avril 1992, nous nous sommes tout spécialement intéressés aux forges du sud-ouest du Burkina Faso. Nous avons cherché à aborder ce problème sous son aspect historique, dans l'esprit du thème que s'est fixé le projet de recherche et nous nous sommes posé la question de savoir quelle évolution culturelle et linguistique nous pouvions analyser dans cet espace naturel.

La région dans laquelle nous avons fait des recherches se trouve dans la zone de transition entre le bord de la forêt tropicale et la forêt sèche de type soudanais. Cette zone, connue également sous le nom de savane humide soudanaise, était à l'origine une forêt dense. Mais elle a été fortement exploitée par les hommes, qui l'ont défrichée pour obtenir de nouvelles surfaces agricoles. Dans le sud-ouest du Burkina Faso, il ne subsiste qu'une maigre partie de cette ancienne forêt.

Les recherches ethnologiques effectuées jusqu'à ce jour se sont concentrées principalement sur deux grands axes. Elles ont d'une part dressé un inventaire détaillé des forges et de leurs techniques dans les différents groupes ethniques de cette région. D'autre part, elles ont examiné l'histoire des migrations et de la sédentarisation des forgerons. Il serait intéressant de savoir si les résultats des recherches linguistiques concordent avec ceux des travaux d'ethnologie. Jusqu'ici, les recherches ont montré la mobilité des forgerons professionnels. Ces "travailleurs transfrontaliers" de la culture jouent le rôle de médiateurs et favorisent les échanges culturels à l'intérieur de chaque ethnie et entre les différentes ethnies. En raison de cette mobilité, l'inventaire et les produits des forges présentent souvent des caractères identiques, même sur des espaces géographiques de plus grande taille. Par contre, le vocabulaire est souvent influencé par des mots empruntés à d'autres langues. Ce phénomène constituera précisément un des éléments centraux dans la suite de nos recherches sur le thème des artisans.

Les conditions sociales de cette région sont très variées : des sociétés segmentaires, comme les Lobi, les Birifor, les Wandara et les Dagara, voisinent avec des sociétés qui connaissent un pouvoir très centralisé ("royaumes"), comme les Gan, les Dogobe, les Komono. A l'extrême ouest, il y a encore des groupes ethniques dit segmentaires, comme les Senoufo et leurs voisins (Turka, Karaboro, Toussian, Tiefo, Gouin par ex-

emple) qui évoluent contrairement aux groupes de l'est, vers un type de sociétés villageoises. On rencontre aussi des vraies sociétés villageoises sans pouvoir politique centralisé, comme les Bobo ou les Bwaba. Dans toutes ces sociétés, les artisans - et spécialement les forgerons - jouent un rôle important, même s'il n'est pas partout apprécié de la même façon. Dans ces sociétés, les forgerons occupent une position sociale particulière, qu'ils appartiennent ou non à un groupe d'artisans organisés (en castes). Ils sont en général autant craints que méprisés. Le fait le plus remarquable, chez les Lobi, les Birifor, les Dagara (c'est-à-dire les groupes ethniques de l'est), est qu'ils n'occupent à vrai dire aucune position particulière, tout au moins en ce qui concerne leur statut social général. En effet, ils ignorent toute forme d'organisation fondée sur le travail.

Dans quelques ethnies de l'ouest, les forgerons appartiennent à une classe qui, dans la hiérarchie sociale, se situe au-dessous de celle des paysans. Toutefois, le métier de forgeron ne s'exerce plus à plein temps car il y a de nombreuses années que les artisans doivent pratiquer l'agriculture pour assurer leur subsistance. Sur ce point, il est important de souligner le fait que, comme l'ont montré les recherches chez les Bwaba et chez les Bobo-Fing, l'appartenance à un groupe social dès la naissance est en soi plus importante que l'exercice d'une profession.

Nous aimerions pouvoir donner d'abord un aperçu critique de la littérature existant sur ce sujet, mais les limites de cet article nous obligent à y renoncer. Nous présentons donc seulement un exemple de recherche ethnologique en rapport avec le sujet que nous avons déjà abordé. Cet exemple illustre bien le peu de précision avec laquelle les ethnologues ont travaillé jusqu'ici.

Le seul ouvrage d'ethnologie comparée qui traite des forgerons chez les Lobi, les Bobo, les Gurunsi, les Mossi et les Fulbe a été publié en 1974 par Marcel Poussi. Il y conclut que ces groupes ethniques connaissent des techniques, des outils et des installations de forges identiques et que les typologies des inventaires y sont analogues. Mais il se trompe quand il affirme ensuite que les forgerons lobi, bobo et fulbe exercent tous leur métier à la suite d'une contrainte sociale. D'après Marcel Poussi, ces forgerons ne peuvent choisir leur métier librement. C'est l'appartenance à certaines castes qui les y oblige. Or, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il n'existe pas de divisions sociales chez les Lobi, les Birifor, les Wandara, les Dagara ou les Dyan. Le métier de forgeron y est donc théoriquement accessible à tous.

Jusqu'ici, l'histoire des forgerons du sud-ouest du Burkina Faso n'a pas fait non plus l'objet de recherches détaillées. Les données vagues et erronées fournies par les ethnologues coloniaux comme BINGER (1892), DELAFOSSE (1912) et TAUXIER (1912) n'ont cessé d'être reprises par leurs successeurs (par exemple H. LABOURET 1931), et cela jusqu'à une époque récente. Quant à la linguistique, elle n'a encore livré aucun ouvrage sur ce

sujet particulier. C'est donc un terrain vierge que nous avons dû défricher lorsque nous avons commencé nos recherches.

En ce qui concerne l'évolution historique, nous pouvons constater deux caractéristiques essentielles :

1. Les ethnies dont les forgerons sont essentiellement autochtones sont celles que nous avons qualifiées de segmentaires : les Lobi, les Birifor, les Wandara, les Dyan. Leur influence se limite à leur zone d'habitat. Leur tradition historique rapporte que leur origine et la propagation du métier de forgeron remontent souvent à un fondateur concret, qui peut parfois prendre des formes mythiques. Le groupe qui possède les références historiques les plus anciennes est celui des Dagara. Les Dagara ont transmis leurs connaissances artisanales aux Lobi, aux Birifor et aux Wandara.

Les forgerons étrangers installés de nos jours dans toutes les grandes localités du pays des Lobi et des Dagara (les "Jula") ne sont arrivés que récemment de l'ouest du Burkina, à la recherche de nouveaux marchés. Ils viennent tous d'un important centre de forge du pays des Komono (Noumoukiédougou) où des artisans jula originaires de Kong s'étaient établis comme fabricants de fusils au moment de l'expansion des Wattara. En allant travailler à l'étranger, les "Jula" perpétuent donc la dynamique migratoire traditionnelle de ces artisans.

Les Dyan ont eu des relations plus étroites avec les Bwaba, leurs voisins du nord, qu'avec les Dagara. Ils acquéraient des produits finis chez les Bwaba jusqu'au jour où, en raison de l'augmentation constante de la demande, quelques Dyan ont fini par apprendre le métier de forgeron chez leurs voisins bwaba. La mythologie relative aux origines des forgerons bwaba de Houde (le village Bahoun) rapporte, d'après les recherches de Mme WEINGARTEN (1990 : 197) que le fondateur de leur lignage a trouvé le métier sur une colline de la région de Boundiki, un vieux village dyan. Les Puguli, un des groupes des gurunsi, n'ont jamais joué le rôle de modèle ou d'intermédiaire dans le domaine des forges, comme ils l'ont fait pour les métiers du laiton.

2. Dans les groupes ethniques connaissant un pouvoir politique centralisé, comme les Gan, les Padobe, les Dogobe et les Komono, les forgerons étaient toujours des étrangers (ce qui est encore parfois le cas aujourd'hui). A l'origine, c'étaient des spécialistes professionnels dont la nourriture était à la charge de celui qui leur avait passé une commande. Le plus souvent, on faisait venir ces forgerons de l'étranger, soit par la force, c'est-à-dire l'esclavage, soit de leur propre gré, ce qui est surtout le cas pour le petit groupe de forgerons qui fabriquent uniquement des fusils. On connaît également des cas de forgerons professionnels (surtout les Numu que l'on retrouve sur l'ensemble du territoire), qui sont venus d'eux-mêmes comme travailleurs migrants dans un groupe ethnique et qui s'y sont installés.

En règle générale, l'origine historique de cet artisanat reste obscure, surtout lorsqu'il s'agit de forgerons descendant d'anciens esclaves et qui ont honte de cette ascendance. Ces circonstances sont un obstacle de taille à la transmission d'une tradition orale. Mise à part cette difficulté, nous avons constaté qu'une grande partie des forgerons en exercice n'a plus aucune conscience d'une tradition historique. Ce problème concerne surtout les familles de forgerons komono, dogobe et tiefo, qui ont vécu et travaillé un certain temps dans les villes de Banfora et de Bobo-Dioulasso. Selon nous, ce phénomène est la conséquence d'un changement culturel généralisé et du combat de plus en plus difficile qu'ils doivent mener depuis quelques décennies pour arriver à survivre.

Chez les Gan, les Padobe, les Dogobe et les Komono, on peut suivre en détail la généalogie de certaines familles de forgerons d'origine étrangère et remonter ainsi jusqu'à l'époque des Ouattara de Kong, qui sont étroitement liés à l'histoire changeante de cette région. Avant Samory, il y avait dans l'actuel Komono de véritables centres de forge dont les artisans se distinguaient par leur spécialisation, les uns étant de simples forgerons travaillant le fer, les autres étant hautement spécialisés dans la fabrication des armes. Ces deux catégories de forgerons disent provenir de la région de Kong. Les forgerons qui fabriquent des armes parlent une langue qui leur est particulière et dont on dit qu'elle n'est ni du jula ni la langue des forgerons "numu". Cette langue aurait des correspondances avec la langue des Djimini de Côte d'Ivoire. D'après la tradition, ces forgerons savaient tous traiter le métal, comme le prouvent les nombreux restes de hauts fourneaux et de scories qui ont été retrouvés. La plus ancienne lignée de forgerons komono, qui travaillait pour le "Komono-massa", la plus haute autorité politique, trouve son origine dans une région de l'actuel Ghana. (Ils connaissent le nom de village Gonda, mais il n'a pas encore pu être localisé).

Après cette série de considérations générales en guise d'introduction aux problèmes que l'on rencontre dans le sud-ouest du Burkina Faso, nous pouvons donner quelques exemples plus concrets concernant nos recherches en linguistique.

Les ethnies de cette région parlent des langues très différentes ce qui s'observe tout de suite à travers la classification linguistique : tandis que le sous-groupe dagara (dagara-lobr, dagara-wile, birifor, wandara) appartient au groupe 'oti-volta' (de même que le mooré), les autres langues - à l'exception du tèè et du tiefo - se trouvent dans la grande branche au centre de l'arbre généalogique des langues voltaïques qui réunit les sous-groupes gurunsi avec les sous-groupes lobi-dyan, kirma-tyurama et dogose-gan (kà, kpatOgO, dOgO, khi et khe). Le tiefo et le tèè, qui forme un groupe avec le kulango, sont classés comme issus directement du proto-voltaïque.

Notre rapport linguistique se base sur la comparaison du vocabulaire portant sur les domaines suivants : 1. la profession de forgeron et ses ou-

tils les plus importants (forge, forgeron, forger, soufflets, enclume, marteau, pinces), 2. les notions du (monde) quotidien qui se réfèrent au travail du forgeron (feu, fumée, cendre, charbon) et 3. les produits du forgeron (haches, houes, couteau, fusil, aiguille, lance, ciseaux). Nous montrons comment le vocabulaire de ces champs sémantiques coïncide avec la classification des langues en question, tandis que d'autres notions ont franchi les frontières linguistiques. De quelles sources sont-elles issues ? Pour dégager l'étymologie des termes de la forge nous devons aussi examiner le vocabulaire des langues voisines, surtout du mandé¹, à cause de la tradition orale sur l'histoire des forgerons.

Par la suite nous présenterons quelques exemples de la distribution géographique des mots utilisés par les forgerons dans les langues en question. On commence avec les notions du monde quotidien qui réfèrent au travail du forgeron. Nous avons choisi deux mots "feu" et "cendre".

Distribution de "feu" et "cendre"

a) "feu"

Dans toute la région considérée il y a essentiellement deux racines : **da~*na* et **dO ~ ㊀O*. La racine **da~*na* forme un continuum commençant dans le sud avec le *tæ* et s'étendant à l'ouest (on peut identifier la forme même en wara et en senoufo).

Les formes **dO ~ ㊀O* sont probablement dérivées de cette racine où, sous l'influence du suffixe de classe, la voyelle du radical serait passée de /a/ à /O/ : cette forme se trouve dans les dialectes lobi et, séparé de celui-ci, plus au sud-ouest, en khe et en b̄bajò (dogose-fin). Le jà présente la même consonne initiale mais avec une voyelle différente /di̯/ : il relève certainement de l'une de ces deux groupes. On pourrait éventuellement rapporter ces deux racines à la reconstruction ouest-nigritique de Mukarovsky **-dina*.

Une autre racine est **bu ~ vu*. On la trouve en dagara et en mooré. La forme pour "feu" en bobo se rapporte à la racine **to* des langues mandé.

b) "cendre"

Une deuxième carte montre la distribution des racines pour "cendre". En ce qui concerne la racine **to ~ ta*, on peut constater qu'il s'agit aussi d'un héritage ouest-nigritique (**thun*). On constate encore une fois un continuum lexical : le groupe mooré-dagara présente des mots composés dont l'élément premier est constitué par la racine **ta* "cendre" et le deuxième

¹A cette occasion nous voudrions exprimer nos remerciements à notre collègue Dr. Raimund Kastenholtz (Cologne) pour nous avoir fourni des renseignements sur le vocabulaire mandé.

est dérivé du mot pour "blanc". Les dialectes lobi ainsi que le khe et le b̄abajo emploient la racine *to. Les formes *cu* ~ *swO* relèvent probablement de cette même racine.

Le groupe ka-dOgOsE présente une forme tout à fait différente (*mErE* ~ *mEnE*).

Le bobo permet d'éclairer la différence entre les langues voltaïques et les langues mandé.

En résumé, on peut constater que ces deux racines proviennent d'un héritage commun ouest-nigritique, sauf le ka-dOgOsE qui a introduit une innovation.

Distribution des termes de la forge

Nous avons choisi quatre termes avec le champ sémantique des métiers et des outils principaux, c'est-à-dire "forgeron", "soufflets", "enclume"/"marteau" et "fer". Ici le tableau se présente de manière beaucoup plus hétérogène. On peut dégager les racines suivantes :

a) "forgeron"

1. La racine *s̄a ne se trouve que dans le groupe mooré-dagara. Il y désigne aussi le verbe "forger".
2. La racine *phu en lobi et t̄è désigne aussi bien l'action de forger que les soufflets. La relation sémantique entre cette racine et le verbe reconstruit "forger" en niger-congo est évidente. Dans le groupe ka-dOgOsE on la retrouve justement pour désigner "forger" et "soufflets".
3. La racine *yii- en ka-dOgOsE n'est représentée dans aucune des autres langues. Son étymologie est inconnue.
4. Il est frappant de constater que la racine *lu- en khe et b̄abajo se retrouve en bwamu et dans quelques langues gurunsi malgré la séparation linguistique et géographique de ces langues.
5. La racine sEb en jaest encore une fois une forme isolée dont on ignore l'étymologie.

Le bobo et toutes les autres langues de l'ouest présentent, dans ce cadre, des relations sémantiques avec les langues mandé.

b) "soufflets"

Ici, la relation avec le verbe "souffler" est évidente. C'est seulement en mooré-dagara que l'on observe, apparemment, une innovation d'origine inconnue.

Le b̄abajo emploie la même racine pour désigner le "forgeron" tandis que le khe, langue très proche, l'a remplacée par le terme ka-dOgOsE.

c) "enclume"/"marteau"

Les deux termes sont traités ici ensemble parce qu'ils ne sont distingués que par le qualificatif "grand" et "petit". On retrouve en principe deux racines :

1. La racine *za-* ~ *jE-* est attestée en mooré-dagara. Elle se retrouve aussi dans deux dialectes lobi pour désigner le "marteau" mais, dans ce cas, l'enclume est désignée par un mot différent (*tee-*) que l'on pourrait éventuellement rapprocher de la racine pour "fer". On sait par ailleurs que les Lobi ont appris le métier de forgeron à travers les Dagara.

La forme *dayE*, attestée en *tæ*, ne peut pas être classée non plus parmi les autres racines.

2. La racine *gbi* est issue évidemment du mandé, où elle désigne le marteau de forgeron. D'après J. Zwernemann, cette racine a servi comme base pour la désignation de la langue des forgerons *kpængo*. Selon lui, il y a des forgerons habitant chez les Turka qui se nomment *kpæ* et appellent leur langue *kpængo*. Au cours de nos recherches à Sidéradougou, nous avons rencontré des forgerons qui désignaient leur langue comme *kwEE-go*. Comme dans le cas du *kpængo* cité ci-dessus, son vocabulaire est largement mandé.

d) "fer"

Les différentes formes pour "fer" correspondent à la diversification des groupes linguistiques. La différence vocalique entre **kud* et *kE* (*hEE*) s'explique probablement par des suffixes nominaux différents, de sorte que l'on peut les classer ensemble.

3. Nous nous abstenons de discuter des termes désignant les objets fabriqués par les forgerons comme "hache", "houe", "lance", "flèche", "fusil", "aiguille" et "couteau", termes culturels par excellence. D'un côté, il s'agit de termes particuliers dans les ethnies exprimant par exemple des méthodes spécifiques d'agriculture ; d'un autre côté, il s'agit de mots migrants ("Wanderwörter"), voir par exemple les mots pour "fusil" et "aiguille" qui s'étendent à travers plusieurs familles linguistiques. Les forgerons, en tant que producteurs, n'ont évidemment pas influencé la dénomination de leurs produits. Ce fait pourrait être un indice tendant à prouver que les forgerons sont des immigrants relativement récents.

Résumé

1. Selon nos analyses, l'influence externe, c'est-à-dire l'emprunt du vocabulaire spécifique des forgerons dans les langues en question, s'observe surtout pour les outils les plus importants, le marteau et l'enclume, mais non pas pour les dénominations du métier de forgeron, pour les activités

spécifiques, pour le centre de l'atelier ou pour les soufflets. La formation de ce dernier mot repose partout sur la racine niger-congo pour "souffler". Elle constitue alors le point de départ pour d'autres dérivations comme "forge", "forgeron" et "forger".

2. Quelques étymologies restent énigmatiques : sauf le mot pour "enclume", tout le vocabulaire de la forge en jà ainsi que la dénomination du "forgeron" en k-dOgOsE et en mooré-dagara et celle pour "fer" en lobi, restent inexplicés.

3. La distribution du mot pour "enclume"/"marteau" est révélatrice d'une limite entre deux sphères d'influence : l'une à ouest sous influence mandé et l'autre, à l'est, sous l'influence dagara. Tandis que dans l'est les forgerons ont appris le métier grâce à des étrangers, en restant toujours locuteurs de leurs langues, dans l'ouest, on rencontre quelques forgerons immigrés qui parlent toujours une langue qui est différente de celle de leurs hôtes, le *numukan*, ce qui veut dire "la langue des forgerons".

Bibliographie

BINGER, C. 1892. *Du Niger au Golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*. 2 vol. Paris.

DELAFOSSÉ, M. 1912. *Haut-Sénégal - Niger*. T. I.-III. Paris.

LABOURET, H. 1931. *Les tribus du rameau lobi*. Paris.

MANESSY, G. 1982. Matériaux linguistiques pour servir à l'histoire des populations du sud-ouest de la Haute-Volta. *SUGIA* 4 : 95-164.

POUSSI, M. 1974. *Réalisation des objets artisanaux dans ses rapports avec la tradition orale en Afrique : l'exemple de la Haute-Volta*. CVRS, Ouagadougou.

SCHNEIDER, K. 1990. *Handwerk und materialisierte Kultur der Lobi in Burkina Faso*. Stuttgart.

TAUXIER, L. 1912. *Le Noir du Soudan. Pays mossi et gurunsi*. Paris.

WEINGARTEN, S. 1990. Zur Arbeitsteilung bei den Bwaba in der Region von Houndé in Burkina Faso. *Paideuma* 37 : 189-203.

ZWERNEMANN, J. 1984. Notizen von Türka und Schmieden in Tourni (Obervolta). *Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde*, Hamburg. Bd. 14 : 23-49.

